N° 144

LE MOT DU PRESIDENT

L'OEIL N'EST PAS RASSASIE DE VOIR, NI L'OREILLE D'ENTENDRE

L'attente, depuis bientôt un an, de notre rencontre en DORDOGNE réveille, jour après jour, les gens, les choses et les mots enchâssés dans nos mémoires.

Sortant, à la voix du Colonel BERGER, de l'ombre de tous les maquis, des nôtres et de tous les autres, ceux qui ont mené le même combat seront, autour d'André MALRAUX, avec nous dans la clairière de DURESTAL.

Intrépidement fidèle à ce que nous étions voici trente ans, nous verrons, autrement qu'en rêve, notre combat et son projet devenir plus grands pour un monde devenu plus grand.

Tous ceux dont " l'oeil n'est pas rassasié de voir, ni l'oreille d'entendre " seront à PERIGUEUX, à CENDRIEUX, à DURESTAL les 12 et 13 mai.

A bientôt,

Bernard METZ

CONGRES NATIONAL DE LA BRIGADE ALSACE-LORRAINE à PERIGUEUX

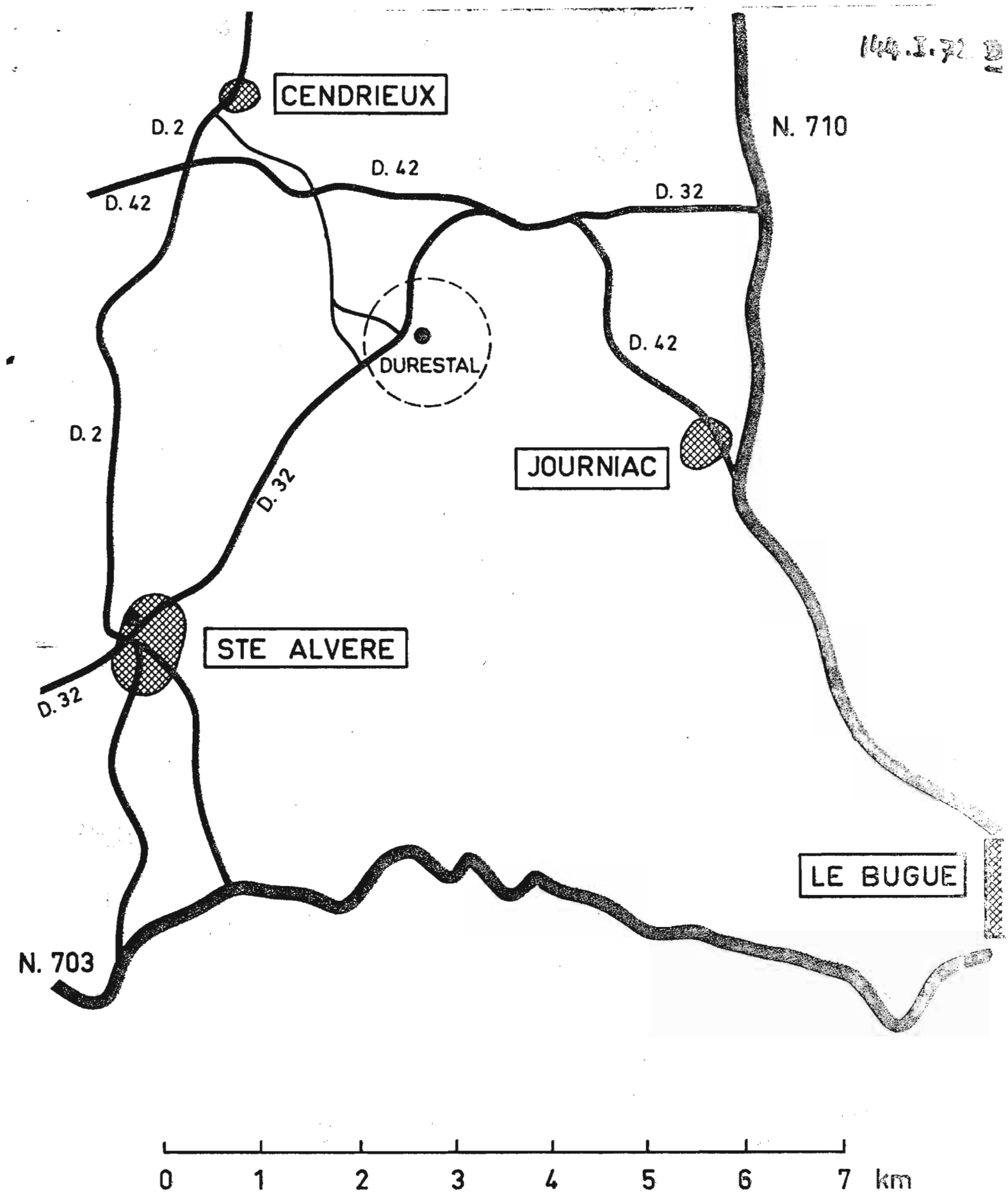
les 12 & 13 MAI 1972.

- PROGRAMME DEFINITIF -

- Vendredi 12 Mai :
- de 14 à 16 h. : Réception des Congressistes au Palais des Fêtes de PERIGUEUX
- de 16 à 17 h. : Les Présidents seront reçus à la Préfecture
- de 17 à 18 h. : Une délégation se rendra au Monument aux Morts à LIGUEUX
- de 16 à 18 h. : Visite de PERIGUEUX - Visite accompagnée pour ceux qui le désireront
- A partir de 18h. : Réception par la Municipalité de PERIGUEUX au Palais des Fêtes
- de 19 à 20 h. : Assemblée Générale Nationale Salle Sylvain FLOIRAT, Palais des Fêtes
- A partir de 21h. : Dîner à l'Abbaye de CHANCELADE, folklore, danse, divertissements.

- Journée du 13 Mai :
- 8 h 30 : Réception de Monsieur le Ministre André BORD par une délégation
- 9 h 00 : Cérémonie au Monument aux Morts de PERIGUEUX
- 10 h 30 : Office religieux à l'Eglise de CENDRIEUX
- 11 h 30 à 12 h : Départ pour Durestal
- 12 h 30 : Allocution de bienvenue à DURESTAL
- 12 h 45 : Allocution du Colonel MALRAUX à DURESTAL
- 13 h 15 : Départ pour VERGT
- 13 h 40 : Dépôt de gerbes au Monument aux Morts de la Résistance à VERGT
- 14 h 00 : Repas en commun au Gymnase de VERGT
- 17 h 00 : Dislocation - Visite Maquis.

==========

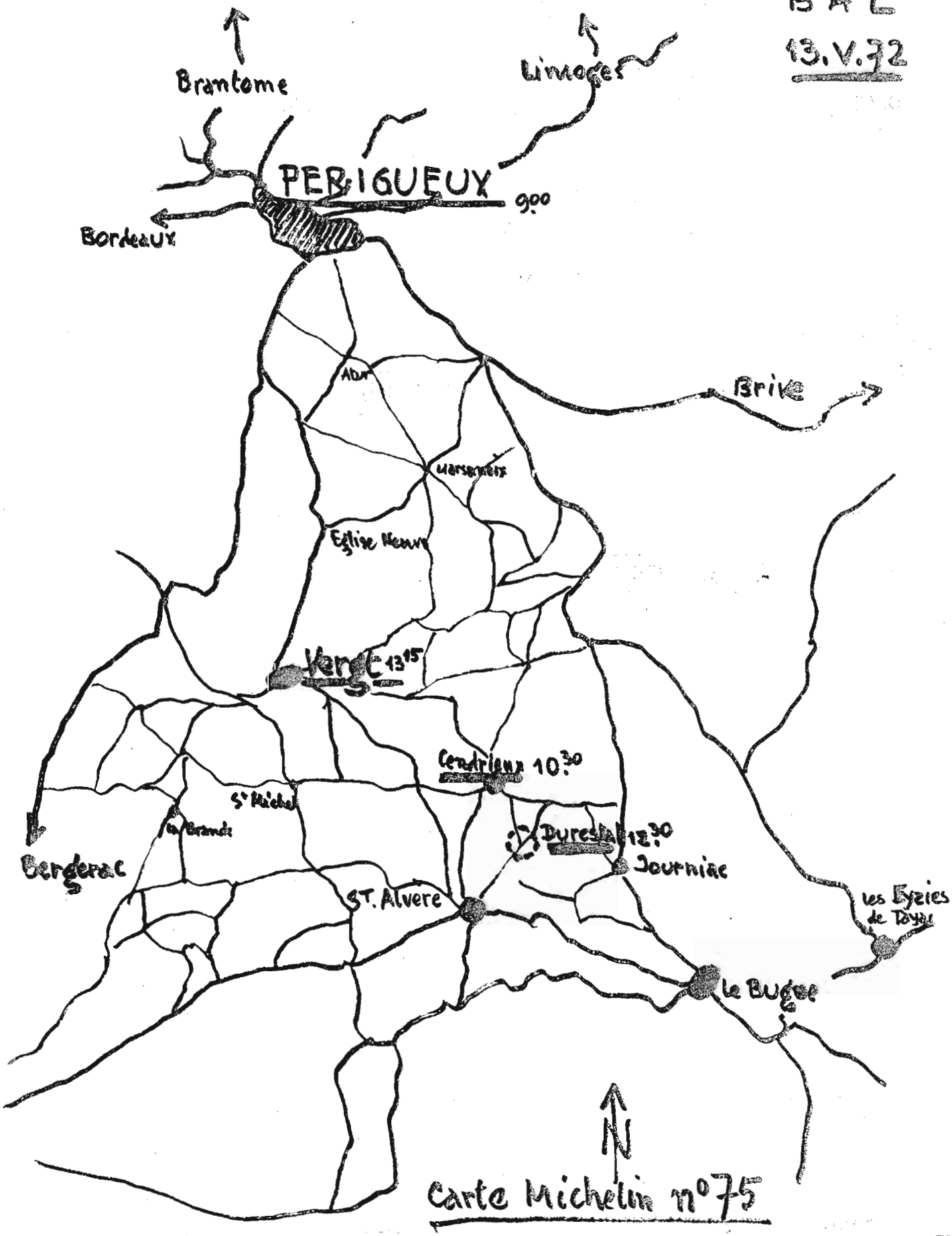


Carte Michelin 75 , pli 16

Carte E.M. Le Bugue

144.I.3 C

BAL
13.V.72



Carte Michelin n° 75

NOS MORTS

En novembre dernier la section du Bas-Rhin a perdu son Président d'Honneur notre ami et camarade Léon NEFF . L'abbé Bockel, aumônier de la Brigade a célébré son service funèbre, le drapeau de la section était présent, ainsi qu'une délégation d'Anciens, qui avait pu être prévenus à temps, l'enterrement étant un mardi matin à l'église Saint-Maurice de Strasbourg. Léon Neff avait présidé durant de nombreuses années avec autorité et dévouement aux destinées de la Section du Bas-Rhin. Tous les camarades du Comité et tous les Anciens de la Section se rappelleront avec quelle cordialité et quel sérieux il dirigeait nos réunions de Comité et nos A.G. de Section.

Depuis quelques années, se sentant malade et en mauvaise forme, il avait préféré se retirer de la présidence effective de notre Section. Ces derniers temps, miné par une maladie inguérissable, sa santé s'était détériorée de plus en plus. Début de 1971 son médecin traitant ne lui donnait plus un an à vivre et avait mis sa famille au courant. Léon Neff, qui devait certainement se rendre compte de son état, resta courageux jusqu'au bout.

En 1940 Léon Neff n'accepta pas la défaite. Lieutenant de Réserve d'Artillerie, libéré d'un camp de prisonniers, il retrouva son frère André Neff à Strasbourg, libéré, lui aussi d'un camp identique. Les deux frères n'hésitèrent pas un instant et décidèrent de quitter Strasbourg pour ne plus y revenir tant que l'Allemand y serait. Ils passèrent la ligne de démarcation pour la Zône Libre, au culot, sans laissez-passer valable.

Replié à Chambéry en Savoie, dont Madame Neff était originaire, il reprit du service dans l'armée d'armistice et fut un membre actif et dévoué du noyau alsacien-lorrain réfugié dans cette belle province. Aux jours sombres de l'occupation de la Zône Libre par l'armée allemande , puis par les Alpini italiens, il quitta l'armée, après avoir remis aux occupants des locaux de casernement vides, sans lit, sans même de paille pour les mulets italienset rejoignit la vie civile. En 1944, dès la libération de Chambéry par la Ière Armée Française, il reprit du service à la Subdivision Militaire de la Savoie comme la plupart des membres de l'A.S. et beaucoup de F.F.P. d'origine alsacienne ou lorraine. Il fut avec d'autres à l'origine de la création du Bataillon des Volontaires Alsaciens et Lorrains de la Savoie, qui rejoignit , dès que son équipement en armes, en uniformes et en véhicules le lui permit, aux environs de Besançon, les Alsaciens en provenance des maquis de Dordogne et du Centre prêts à combattre avec d'autres camarades pour la libération de l'Alsace. Les savoyards formèrent le Bataillon Mulhouse de la Brigade Indépendante d'Alsace et de Lorraine du Colonel Malraux. Léon Neff, affecté à l'état-major, participa à toute la campagne d'Alsace et à la défense de Strasbourg. Il suivit le 4e Bataillon de Chasseurs issu de la Brigade jusqu'en Allemagne occupée après le passage du Rhin avant de se faire démobiliser et de reprendre ses activités d'avant-guerre dans la vie civile à Strasbourg.

Lors de notre Assemblée Générale de Section le 19 mars 1972 au Restaurant du Cygne à Eschau, tous les camarades présents se levèrent pour une minute de silence et de recueillement en souvenir de leur ancien Président de Section.

- Le Président et les camarades de la Section BR .-

Tous les membres de l'Amicale s'associent aux condoléances de la section du Bas-Rhin.

(21, Rue de l'Argonne - 67 - STRASBOURG)

La Section du Sud-Ouest a la douleur de faire part, de la perte cruelle d'un de ses membres, Jean SOULA, décédé accidentellement, le 16 janvier 1972 à l'âge de 51 ans.

La cérémonie religieuse a été célébrée le 19 janvier en l'église de Montréjeau, suivie de l'inhumation à Massat.

Les Anciens de la Brigade Alsace-Lorraine s'inclinent devant la douleur de la veuve et des parents, leur présentent leurs sincères condoléances et les assurent de leur réelle et très respectueuse sympathie.

(6, Rue des Maréchaux - 31 Montréjeau)

Nous avons la douleur de vous faire part du décès de Madame MASSERAN, épouse de notre camarade le Docteur Masseran, survenu le 8 mars 1972.

Les Anciens de la Brigade adressent leurs sincères condoléances à la famille en deuil.

(72, Rue Roger Salengro - 42 ROANNE)

Nous avons appris le décès de Monsieur Daniel GROB, frère de notre camarade Armand Grob, le 19 mars 1972, dans sa 73ème année après une longue et pénible maladie.

Les Anciens de la Brigade Alsace-Lorraine, et tout particulièrement la Section HR, présentent à la famille en deuil, leurs sincères condoléances.

(23, Avenue Roger Salengro - 68 - MULHOUSE)

ADRESSES

- FELIX Albert - 21, Rue Roederer - 57 - METZ
- HUTTARD Ernest - 17, Rue Ferdinand Buisson - 87 LIMOGES
- PORCHER Jean - 20, Rue Naallen - 56 LORIENT
- Mme E. LABASTIE p.a. Monsieur Boucherie - Bât. C - Appt. 141 - Cité de l'Yser 33 - MERIGNAC

Ayant quitté l'Armée où il avait le grade de Lieutenant-Colonel, notre camarade André THIRION est maintenant Directeur Départemental de la Prévention Routière de Saône et Loire et peut être atteint au 8, Avenue de la Libération à 01 - ST-DIDIER-SUR-CHALARONNE - Tél. 271 à THOISSEY, par Belle-Ville-sur-Saône (16.74.66.91.11)

NOS VIVANTS

CARNET ROSE

Notre camarade et Président de la Section BR nous signale qu'il est devenu l'heureux grand père d'une petite fille Catherine Sophie, née au foyer de son fils Bernard HOLL et son épouse Nicole HOLL-SCHUMACHER de MULHOUSE.

Nos vives félicitations aux heureux grand-parents et parents et meilleurs voeux au bébé.

(65, Allée de la Robertsau
67-Strasbourg)

AVIS

RETRAITE DU COMBATTANT

Il est rappelé aux titulaires de la carte du combattant que l'article 60 de la loi de finances du 23 décembre 1960 a fixé l'âge normal de la retraite du Combattant à 65 ans. Cependant, cet âge a été ramené à 60 ans pour

- les personnes titulaires de l'allocation supplémentaire du Fonds national de solidarité ;
- pour celles bénéficiaires d'une pension militaire d'invalidité de 50% au moins et de l'allocation aux vieux travailleurs salariés ou de l'allocation spéciale se substituant à l'allocation temporaire aux vieux ou de l'allocation d'aide sociale aux personnes âgées ou infirmes.

Les titulaires de la carte du combattant remplissant ces conditions et qui n'ont pas encore déposé leur demande, auraient donc tout intérêt à s'adresser 3 mois avant leur 60è anniversaire au service départemental des Anciens combattants et victimes de guerre, en vue de la constitution de leur dossier de retraite du combattant.

En ce qui concerne les possesseurs de cartes du combattant ne remplissant pas ces conditions particulières, le service départemental se mettra en rapport avec eux dans le trimestre précédent leur 65ème anniversaire en vue de la liquidation de leurs droits, sinon il y a lieu d'intervenir personnellement.

(Extrait des Dernières Nouvelles du Haut-Rhin le 20.2.72)

CELA COMMENCE A NOUS INTERESSER :

Places à prix réduits pour les plus de 60 ans au cinéma

Les personnes âgées de soixante ans et plus pourront à partir du début janvier, bénéficier dans certaines conditions d'une réduction de 50% au cinéma. Dans les huit cents salles des circuits Pathé, Gaumont et U.G.C., tous les jours jusqu'à 18 heures, sauf les dimanches, jours fériés et veilles de fêtes, une "carte vermeille" permettra d'obtenir cette réduction. Cette carte pourra être acquise gratuitement, dans les cinémas l'annonçant par un pannonceau, sur présentation d'une carte d'identité et d'une photo.

Il s'agit là de la reprise par trois grandes sociétés de distribution de l'opération "âge d'or" qui se poursuit depuis six mois dans le circuit Parafrance (Le Monde du 13 juillet 1971)

(Extrait de Rhin et Danube N° 236)

AUGMENTATION

(Communiqué du Ministère des Anciens Combattants)

Le Conseil des Ministres du 12 janvier 1972 a adopté un décret majorant de 1,50% , à compter du Ier février 1972, les traitements des personnels civils et militaires de l'Etat. Monsieur Duvillard précise que cette majoration est applicable aux pensions militaires d'invalidité et des victimes de guerre et qu'elle fait suite à une majoration de 0,50% intervenue le Ier janvier 1972. La valeur du point d'indice de ces pensions qui était de 11,23 F depuis le Ier janvier sera ainsi portée 11,40 F à compter du Ier février 1972. La dépense budgétaire entraînée par cette augmentation des pensions de guerre s'élève à 98.130.000 F, soit plus de 9,8 milliards d'anciens Frs.

NOTRE HISTOIRE

Dans le "Souvenir Français" du 4e trimestre 1971 (N° 325 page 10) nous avons découvert un texte intitulé :

" Notes sur la Résistance en Corrèze - Dordogne et Lot rédigées en Septembre 1944 "

par P. - E. JACQUOT, Lieutenant-Colonel F.F.I.

On nous permettra certainement d'en citer quelques extraits caractéristiques puisqu'Edouard et Berger sont bien de chez nous. Et tout ce qui concerne les gars de chez nous, nous concerne directement.

" Les combats menés dans cette vaste région, lors du débarquement de juin 1944 en Normandie, ont retardé l'entrée en action sur le champ de bataille principal de grandes unités particulièrement redoutables comme la division "das Reich" . L'écroulement des garnisons locales, qui a suivi la capitulation des forces allemandes de Brive le 15 août 1944, a égélement facilité l'avance du groupe d'Armées franco-américain débarqué en Provence, en éliminant toute menace sur son flanc ouest. L'action des saboteurs qui paralysa les transports ferroviaires et routiers, les embuscades tendues aux troupes ennemies de secteur, ont contribué, de façon appréciable , à la démoralisation de la Wehrmacht et à la désorganisation des plans allemands.

" En dehors de leur force réelle les maquis représentaient, par leur seule existence, une menace permanente, à peu près insaisissable que la répression aveugle menée par la Gestapo, les forces allemandes de passage et la milice, ne faisait que renforcer et durcir.

" Les effectifs des maquis demeurèrent assez faibles jusqu'au débarquement de juin 1944. Le nombre des armes détenues et surtout les quantités de munitions existantes interdisait un large accroissement du nombre des volontaires vivant dans la clandestinité ; des effectifs trop nombreux n'auraient apporté que des charges et des dangers, voire des faiblesses. La levée en masse n'a pas plus de sens, ni d'efficacité, dans une guerre insurrectionnelle que dans un conflit entre armées régulières ....

Constitution et Structure des Maquis

" Les premiers maquis furent constitués en Corrèze au début de l'été 1943. La menace de déportation en Allemagne que comportait pour les jeunes gens l'institution du service du travail obligatoire a largement contribué à grossir leurs effectifs. L'espoir d'un débarquement allié, sur le territoire métropolitain à l'automne de 1943, que laissait entrevoir la radio de Londres amena également de nombreux volontaires...

" Après un hiver difficile, les effectifs recommencèrent à croître au printemps de 1944, sous la double influence de l'espoir d'un débarquement prochain et de la chasse à l'homme menée dans les villes par la milice et la police allemande.

" Le problème capital restait celui des armes et surtout des munitions. Les parachutages , souvent promis, demeuraient rares et, en tout état de cause, très insuffisants...

" En Basse Corrèze, il y avait toutefois un nombre appréciable de fusils-mitrailleurs, enlevés avec leurs munitions, par le Capitaine GUEDIN (1), en Novembre 1942 de la caserne du 41e R.J. à Brive. Ces armes automatiques furent avec la valeur inégalée du chef insurrectionnel qui les avait enlevées, le secret de la puissance des maquis de la région de Brive.

(1) Aujourd'hui Général GUEDIN (2e Son.)

.../..

" La situation était beaucoup moins favorable en Dordogne et dans le Lot. La pénurie était générale et atteignait l'Armée Secrète comme les Francs-Tireurs-Partisans. Elle continuera à sévir jusqu'au parachutage massif du 14 juillet 1944 qui transforma radicalement la situation.

" Alors que la milice et les garnisons allemandes se terraient dans leurs cantonnements les saboteurs opérèrent dans la nuit du 5 au 6 juin avec méthode ey obtinrent des résultats inespérés ; à l'aube le réseau ferroviaire était cisaillé et le réseau routier comportait de nombreuses coupures sur les itinéraires essentiels.

" Le Général REVERS avait préconisé d'établir sur la Dordogne, un barrage aussi puissant que possible, précédé, au nord et au sud, d'un réseau d'embuscades profond. Cette idée géniale fut adoptée par la plupart des chefs des maquis ; sa mise en oeuvre comportait implicitement l'acceptation de lourdes pertes et la certitude d'épuiser les munitions existantes en deux ou trois jours ; mais elle avait l'extrême avantage de sortir les maquis du Lot, de Basse Corrèze et de la Dordogne de leur rôle local et de les faire participer à la bataille principale.

" Le hasard donna un lustre particulier à ces combats du fait que la première grande unité allemande qui se présenta fut la division "das Reich". La conduite au feu des volontaires de toute obédience fut exemplaire ; on pu voir au pont de Bretenoux une trentaine de partisans succomber après avoir tenu en respect, près d'une heure, des chars et de l'infanterie ...

" A noailles, à Sarlat, les jeunes troupes du maquis se battirent avec un héroïsme remarqué. La division "das Reich" perdit 48 heures sur son horaire entre Cahors et Limoges. Son chef décida finalement d'emprunter un itinéraire plus à l'ouest évitant les contreforts du Massif-Central. La R.A.F. alertée par les émetteurs de nos réseaux l'attaqua vers Angoulème et prit ainsi la relève de nos maquis.

" Les munitions étaient épuisées le 9 juin au soir ... Les chefs des maquis décidèrent de rompre le contact et de prendre une attitude expectative jusqu'à ce que les parachutages aient réapprovisionné leurs troupes en munitions. Seul un réseau de corps Francs continua à harceler l'ennemi ...

" Cette phase de recueillement dura jusqu'au 14 juillet, date à laquelle un parachutage massif, effectué en plein jour de 10 à 12 heures, de 1.200 containers, apporta au maquis des trois départements ce qui leur était indispensable pour reprendre le combat.

" Des décisions nouvelles s'imposaient après le parachutage du 14 juillet. Le Colonel BERGER décida d'intensifier sans délai la guérilla et d'entreprendre le refoulement des forces locales allemandes dans leurs garnisons. L'idée directrice du Colonel BERGER consistait à répartir le territoire entre les différents chefs de maquis et à les rendre responsables de l'efficacité des embuscades et de l'entretien des coupures ferroviaires et routières, dans le secteur dont ils avaient accepté la charge. Cette formule, qui s'avéra efficace, fut mise au point sur le plan technique et tactique, par le Lieutenant-Colonel F.F.I. JACQUOT et acceptée par l'ensemble des chefs des maquis dans une réunion tenue le 17 juillet au Château d'URVA L (Dordogne).

" Le 23 juillet le Colonel BERGER tombait blessé entre les mains des allemands . Le Lieutenant-Colonel JACQUOT lui succéda et continua son oeuvre. Les rares sorties des garnisons allemandes devinrent des opérations coûteuses et démoralisantes. Dès les premiers jours d'août les maquiscontrôlaient à peu près l'ensemble du territoire des trois départements à l'exception des villes de Brive, Tulle, Ussel, Périgueux, Bergerac et Cahors.

.../...

" Le Colonel BOHMER commandant des troupes allemandes de Corrèze engageait dès le 13 août des négociations par diverses voies. M. CHAUSSADE, sous-préfet de Brive, facilita leur aboutissement par des interventions courageuses et habiles. Le lieutenant-Colonel JACQUOT accepta le 15 août, à la demande des chefs locaux présents de la Résistance de diriger ces négociations et de signer les actes de capitulation.

" Une convention générale de principe pour la Corrèze et une convention particulière d'exécution pour la garnison de Brive furent signées le 15 août 1944 à 21 h.15 ; la convention concernant Tulle fut réalisée le 16 août très tard avec effet du 17 août à 8 heures. Les garnisons des deux villes se rendaient, sans condition, sous réserve d'être traitées selon les conventions internationales relatives aux prisonniers. Le matériel tombait intact aux mains des maquis. Dans la semaine qui suivit les autres garnisons se rendirent (ou s'échappèrent après de durs combats) ; les maquis de haute-Corrèze eurent dans cette période une tâche particulièrement glorieuse et difficime. Le 25 août la libération totale des trois départements était un fait accompli.

" Les formations de la Résistance n'estimaient pas leur tâche terminée ; dès les premiers jours de septembre la brigade d'Armée Secrète de la Corrèze embarquait en chemin de fer pour l'Est. Un regroupement de bataillons F.T.P. partait vers les poches encore tenues par les allemands sur l'Atlantique ; les alsaciens et les lorrains réfugiés dans le Sud-Ouest, renforcés par des éléments locaux, formaient la Brigade Alsace-Lorraine et partaient, par la route en direction de Dijon, pour participer à la libération de leurs deux provinces. "

==========

VIE DES SECTIONS

" C. C. "

RECTIFICATIF

Il a été omis de mentionner la présence du Président PILLOT parmi les membres ayant assistés à la réunion du C.C. du 15 janvier 1972. Dont acte.

==========

" H. R. "

ASSEMBLEE GENERALE

La section HR sous la présidence de Paul MEYER se réunira le samedi 15 avril à 19 h.30 à Munster au Caveau de notre camarade HAUMESSER . Il est prévu la présence d'une vingtaine de participants, soit le noyau habituel de la douzaine d'Anciens, les autres membres de la Section étant en général trop éloignés du Haut-Rhin. Il faut également tenir compte de ce qu'une partie d'entre eux appartienit maintenant à la section "V" (Vosges) sous l'aimable présidence de notre camarade Maître THONY G.

Le programme administratif étant fort peu chargé, les camarades pourront davantage se consacrer à la dégustation des spécialités alsaciennes de l'une des plus réputées vallée vosgienne, puisque son fromage est mondialement connu.

==========

Nous vous faisons part du décès de Monsieur Edouard NOLL , père de Madame Paul MEYER, à l'âge de 82 ans.

D'autre part pour Pâques a été célébré à Lorient le mariage de Claude, troisième fils de notre président, avec Mademoiselle Elisabeth PERON.

Dans ces diverses circonstances, les Anciens expriment leur sympathie à leur camarade et à sa famille.

==========

Petite contribution à l'histoire de la Brigade

Récit d'un ancien de DONON

Septembre 1944. Après la libération de LYON, le 3 septembre, à laquelle j'ai contribué avec le Bataillon FFI Rhône-Nord, nous étions cantonnés, fort honorablement il est vrai, à l'Hôtel du Dauphiné situé dans le quartier de Perrache. C'est là que j'eus connaissance d'une note invitant les Alsaciens et Lorrains des anciens maquis du Rhône à rejoindre une unité en cours de formation au BOURGET DU LAC (Savoie), composée uniquement d'originaires des trois départements annexés. Je m'imaginais qu'il s'agissait d'une troupe de parachutistes devant être largués derrière les lignes allemandes, dans les VOSGES par exemple. Cela effrayait mes camarades, et notamment des maquisards russes qui avaient rejoint notre camp clandestin dans le BEAUJOLAIS et qui me dire en sabir franco-allemand : " Nichs gut parachute ". Mais j'étais décidé à participer le plus vite possible à la libération de ma province natale et je pris congé du Bataillon Rhône-Nord.

CHAMBERY. Arrivé au BOURGET DU LAC j'apprends qu'il n'existe plus aucune unité d'Alsaciens-Lorrains dans la localité; néanmoins, après de longues recherches, je découvre que la formation a déménagé et se trouve à CHAMBERY, caserne GALBERT, si mes souvenirs sont exacts.

En auto-stop, je rejoins CHAMBERY où je suis accueilli par le Lieutenant NEFF. Je reçois mon paquetage et un bel uniforme des défunts GMR. L'atmosphère à la caserne est très sympathique et aussi très impatiente car nous n'avons qu'un désir : c'est de rejoindre le front des VOSGES. Il n'est plus question de parachutistes, mais de chasseurs, arme plus terre à terre, mais pas moins noble.

Pour passer le temps nous faisons du maniement d'armes, des corvées, du pas cadencé, tâches courantes pour " bidasses " de toutes les armées du monde; mais nous sommes également affectés à la garde de femmes plus ou moins collaboratrices, toutes coiffées d'un foulard artistement noué autour de la tête dont le crâne est tondu... Signe des temps !

Pendant les quartiers libres je vais avec Serge BROMBERGER et le tapissier-décorateur MEYER boire un petit verre de rhum au café du Commerce, sous les arcades. Nous nous racontons nos aventures antérieures, toutes différentes mais toutes aussi passionnantes. Et ce n'est qu'un début...

Le mois de septembre s'écoule ainsi. Au début d'octobre nous apprenons que nous allons enfin quitter la capitale savoyarde. Le dimanche avant notre départ, les dames de la Croix-Rouge nous offrent une matinée récréative au cours de laquelle on nous distribue du chocolat, des gâteaux et bien entendu force bouteilles qui créent l'atmosphère. Chacun y va de sa petite chanson - convenable vu la présence des dames patronnesses - et tout se termine par notre hymne national-régional : " Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine ".

Enfin c'est le départ. Le 16 octobre, nous embarquons au petit jour, dans des camions à gazogène poussifs et à la limite de la panne .... La vitesse moyenne est de l'ordre de 25 km/h. si bien qu'à 8 heures du soir nous ne sommes qu'à POLIGNY où, bien entendu, aucun cantonnement n'est préparé. On nous héberge finalement, tant bien que mal, à la salle des fêtes où une paille vieille de plusieurs semaines recueille nos corps fourbus par le voyage.

../...

Le lendemain, nouveau départ pour atteindre le soir un petit village au bord de la Saône : MONTHUREUX-LES-BAULAY où nos quartiers sont réservés au château. Ce château n'a certes rien à voir avec Versailles et dans l'ensemble il est plutôt délabré, abandonné sans doute par son propriétaire depuis un certain nombre de lustres. Nous nous installons par groupes dans des pièces, où les lambris sont en fort mauvais état, mais qui tout de même nous mettent à l'abri de la pluis et du froid qui commence à devenir vif dans ce village de Haute-Saône au début d'octobre.

Nous sommes toujours impatients de nous battre et de rejoindre nos camarades qui sont engagés, d'après ce que nous apprenons, du côté du THILLOT. Mais aucun ordre de marche ne vient. Alors, en attendant, nous faisons des exercices dans la campagne franc-comtoise : coucher - debout - camouflage - maniement d'arme - sous la direction des Lieutenants SCHUMACHER, HOLL et NONDIER.

Un jour se présente une équipe de médecins qui nous fait passer la visite d'incorporation. La plupart d'entre nous est " Bon pour le Service "; néanmoins il y a quelques éliminés que nous consolons comme nous pouvons... A la suite de cette visite nous contractons notre engagement " Pour la durée de la guerre " avec la restriction jusqu'à la libération totale des départements annexés.

Au Peloton EOR. Le 4 novembre arrive un ordre de marche. Enfin nous allons pouvoir nous battre et nous rapprocher encore davantage de notre paradis provisoirement perdu : L'ALSACE. Nous devons déchanter rapidement car nous allons vers le Sud-Est du département où toute la Brigade est regroupée. Notre village de cantonnement est BONBOILLON que les farceurs surnomment rapidement BON BOUILLON en raison de la boue permanente qui recouvre les rues et les chemins de la localité.

Peu de temps après notre arrivée, je suis désigné pour suivre, avec mon regretté camarade Henri ZUNDEL, un cours d'EOR organisé dans le village voisin de CHANCEY. Je suis affecté à un groupe où d'emblée règnent un excellent esprit et une joyeuse ambiance. Il est assez curieux de constater que 25 ans après nous nous retrouvons la plupart dans la section de PARIS : DEDOYARD, ESCHBACH, ZEZZOS et moi-même !

Le peloton est commandé par le Capitaine FIGUIERES, jeune Saint-Cyrien de 25 ans, plein de fougue et de dynamisme, qui devait, quelques jours plus tard, payer de sa vie son ardent patriotisme.

Les cours théoriques sont donnés dans une pièce assez délabrée; mais ils sont tellement enthousiasmants, " gonflants ", que cela n'a aucune importance.

Le drill est dur et les longues marches, avec paquetage complet, épuisantes. Mais nous le faisons, sinon avec plaisir, du moins avec la conscience que cette formation pourrait nous être utile un jour. Cela sera effectivement le cas à DANNEMARIE où l'apprentissage du plaquage éclair au sol m'a peut-être sauvé la vie.

Le 18 novembre le peloton est dissous et chacun regagne son unité. La mienne est devenue entretemps le commando DONON intégré au bataillon MULHOUSE commandée par le Commandant DOPFF.

../...

A L'EST DU NOUVEAU ... La radio et la presse font en effet état d'une offensive de la première armée française à proximité de la frontière suisse. L'attaque se déroule favorablement et nous apprenons successivement la libération de MONTBELIARD, DELLE, ROSENAU (sur le Rhin) et MULHOUSE. Nous sommes impatients de partir car nous tenons tous à participer activement à la libération de notre province. Cela ne va pas tarder...

Le 22 novembre, dans l'après-midi, on nous annonce que nous allons faire un mouvement. Préparation des paquetages, remise en ordre des cantonnements, rassemblement, prennent un certain temps. Mais une fois fin prêts l'attente sera encore bien plus longue et c'est dans la nuit à l'heure du matin, le 23 novembre, que le convoi s'ébranle en direction de BESANCON où nous restons tout le restant de la journée et où nous pouvons faire une toilette complète sous les douches, luxe qui nous est accordé pour la première fois depuis le départ de CHAMBERY. Dans la nuit, nouveau départ et c'est dans la campagne endormie de novembre que nous traversons le département du DOUBS; nous passons à CLAIRVAL, PONT-DE-ROIDE puis par des petites routes longeant la frontière suisse nous arrivons à DELLE vers midi.

Le grondement du canon est très nettement perceptible et la petite ville semble plutôt encombrée; j'aperçois un général de brigade qui semble quelque peu perdu. A la sortie est de DELLE nous sommes stoppés pendant tout l'après-midi. Nous apercevons sur une route parallèle, une file ininterrompue de chars immobilisée. C'est que, à quelques kilomètres de là, une dure bataille est engagée comme nous l'apprendrons plus tard ; Les allemands ont contre-attaqué et essaient d'encercler les éléments de la 1ère Armée qui s'est engouffrée en ALSACE. Toute la journée le son du canon forme un grondement continu.

Vers le soir enfin notre convoi s'ébranle à nouveau pour s'arrêter à quelques kilomètres de là à COURTELEVANT. Nous cantonnons dans les fermes de ce village, sur la paille. La soupe expédiée nous nous couchons. Tout à coup un sifflement sinistre se fait entendre, puis un autre, puis un troisième. Ce sont des tirs de 88 lancés par les allemands qui poursuivent la nuit leur bombardement. Nous comptons les coups, pas très rassurés quand même. Le camarade GIRENCELLI trouve le mot pour rire en criant : " Dans la m.... " une fois que l'obus est tombé, non éclaté, dans un marécage derrière la ferme.

Le lendemain 25 novembre sera pour nous tous une journée inoubliable car c'est le jour de

NOTRE RENTREE EN ALSACE.

Le matin de ce 25 novembre nous vaquons à différentes besognes et nous faisons un tour dans le village. Nous rencontrons des Belfortains qui avaient été réquisitionnés par l'ennemi pour construire des fossés antichars; mais l'armée DELATTRE a été plus rapide et nos Belfortains retournent tranquillement chez eux, libérés eux aussi.

Dans l'après-midi c'est le départ : le bois entre COURTELEVANT et le premier village alsacien de SEPPOIS-LE-BAS est encore infesté d'ennemis. Aussi notre convoi roule-t-il protégé par des éléments appartenant au groupe mobile d'ALSACE, formation parallèle à la nôtre. Nous traversons l'ex frontière en trombe. C'est bien dommage car j'aurais bien voulu m'y arrêter pour détruire ce maudit poteau mis en place par les hitlériens. Une dernière descente et voici qu'apparaissent les premières maisons bien typiques de SEPPOIS. Quelle joie, quel bonheur pour nous tous de retrouver enfin de nouveau une parcelle de notre chère province dont l'ennemi nous avait interdit l'entrée parce que nous voulions rester ce que nous avons toujours été : " des Français ".

../...

La plupart d'entre nous descendent à terre au premier arrêt et embrassent ce sol qui nous est tellement cher. Geste peut être naïf mais qui prouve l'amour que nous portons à notre terre natale.

Au cours de la traversée de SEPPOIS, se produit un petit intermède qui aura par la suite des résonances tragiques. Au moment où nous passons devant la mairie, le Caporal-Chef HELL aperçoit son frère et crie : " Lüag mi Brüader " (Tiens voilà mon frère). Malheureusement ce sera sa dernière vision de cet être cher car deux jours plus tard il sera tué à DANNEMARIE. Brave Caporal-Chef HELL, si brave et si direct. Dieu ait son âme !

Nous continuons notre pénétration en terre libérée. A la suite de HEIMERSDORF le convoi s'arrête. Nous interpellons en dialecte les habitants du village qui n'en croient pas leurs oreilles : des Américains qui parlent l'alsacien. Ils retournent alors vers leurs fermes, puis en reviennent avec des bouteilles de kirsch, de quetsche et autres alcools qu'ils nous servent pour nous prouver ainsi leur reconnaissance et leur joie. Un de nos camarades, ORIGAS, originaire de HEIMERSDORF se précipite vers la demeure familiale qui est malheureusement vide. Son oncle qu'il rencontre peu après, lui apprend que toute sa famille a été déportée en Allemagne après son évasion. Il convient de rappeler à ce sujet qu'aucun de nos camarades, originaires de l'arrondissement d'ALTKIRCH, n'a retrouvé sa famille au domicile paternel : tous les parents ont été déportés.

Après cette halte nous poursuivons notre route. A quelques kilomètres d'ALTKIRCH une erreur de direction nous fait pénétrer en plein no man's land alors que plein d'enthousiasme le sergent LALLEMAND s'époumonne à jouer du clairon : " Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine ". La réponse ne fait pas attendre. En effet, les allemands retranchés sur une crête voisine nous bombardent avec les 88. Cela nous surprend tous, mais bien rapidement nous nous mettons à l'abri dans les fossés. Dès qu'une accalmie se produit, nous remontons dans les camions et faisons demi-tour. Nous arrivons à ALTKIRCH un quart d'heure plus tard où l'on nous dirige vers une école.

Aucun cantonnement n'est prêt pour nous recevoir. Pas de paille bien entendu puisque nous sommes en ville. Chacun d'entre nous arrive à récupérer soit un canapé, soit un fauteuil. La fatigue et la jeunesse aidant, nous passons une nuit assez bonne étant données les circonstances.

Le lendemain, 26 novembre, la matinée se passe sans incident. Après la soupe on sonne le rassemblement. Notre commando est désigné pour appuyer une action permettant le dégagement d'ALTKIRCH vers le nord. Il faut dire que, jusqu'à ce jour, la petite capitale du Sundgau constituait un îlot libéré, relié par un cordon ombilical (la route que nous avons empruntée pour y accéder) au reste de l'armée. Le village à libérer est ASPACH près d'ALTKIRCH situé à peine à un kilomètre. Pendant que les half tracks de la 5e DB empruntent la route départementale, notre commando, guidé par un Sergent-Chef originaire d'ici, s'engage sur un chemin de terre en avançant en file indienne. Je me trouve en tête de notre section avec le Sergent ROBERT. Tout à coup le bruit d'une explosion se fait entendre. D'instinct nous nous aplatissons rapidement. En nous relevant nous apprenons que notre malheureux camarade Henri ZUNDEL a été déchiqueté par une mine sur laquelle j'avais peutêtre moi-même posé le pied. Henri pesant largement 70 kilos a fait déclancher, en appuyant de tout son poids dessus, le mécanisme de la mine.

../...

Cette perte d'un bon camarade nous stupéfait et nous attriste profondément; elle ralentit peu toutefois notre marche en avant. Nous atteignons bientôt les premières maisons du village. Le Sergent ROBERT demande alors un volontaire pour explorer la lisière du bois situé au nord-est de la localité. Comme je suis à côté de lui j'accepte cette mission. Je ne suis pas très rassuré surtout après l'accident qui vient de se produire. Aussi mon avance est-elle très prudente; je répère la moindre petite cuvette que peut former le terrain afin de pouvoir m'y abriter en cas de tir ennemi. Mais j'atteins sans encombre la lisière du bois : pas un boche. Tout va bien. Je reviens vers le village et rends compte au sous-officier qui me félicite.

Nous n'avons guère l'occasion de nous attarder dans le village. L'un d'entre nous toutefois trouve moyen d'y rencontrer une charmante jeune fille qu'il épousera plus tard. Il s'agit de notre brave SCHMERBER, garçon calme et silencieux, enlevé hélas à l'affection des siens depuis une bonne dizaine d'années.

Nous retournons à ALTKIRCH assez fatigués. Nous y retrouvons notre matériel de couchage hétéroclite.

Cette journée du 26 novembre a fait naître en nous des sentiments bien différents. D'une part une profonde tristesse due à la perte de notre premier camarade : la guerre n'est pas une entreprise fraîche et joyeuse comme nous avions pu le constater dans les combats au maquis; mais c'est une chose nécessaire lorsque tout un continent est opprimé par un tyran sanguinaire et aliéné. D'autre part une grande fierté d'avoir pu contribuer, avec des moyens modestes certes, mais néanmoins efficaces, à la libération d'une localité, et non pas d'une localité quelconque, mais d'un village de notre propre province.

Mais ceci n'était qu'un avant-goût...

DANNEMARIE. Au milieu de la nuit nous sommes tirés d'un profond sommeil : Rassemblement avec armes et bagages. Des GMC nous attendent dans la cour de l'école. Nous y grimpons allègrement.

Bientôt nous traversons la petite ville endormie, puis la campagne noyée dans un brouillard givrant. Il fait froid dans ces véhicules simplement bâchés. Au bout d'une vingtaine de minutes le convoi s'arrête sur la nationale, en pleine nature. Nous sautons des camions, grelottants. On nous engage à creuser des trous individuels le long d'un chemin disposé perpendiculairement à la route. Bien que fatigués et encore à moitié endormis, nous accueillons cet ordre sans déplaisir. L'aventure de l'après-midi nous a appris que nous sommes maintenant sérieusement engagés dans la bataille; d'autre part le fait de se mouvoir, de faire un effort physique, nous réchauffera certainement.

Très rapidement notre attention est attirée par une grande lueur à un ou deux kilomètres devant nous. Il s'agit d'un incendie allumé vraisemblablement à la suite d'un bombardement. A part cela tout est calme si ce n'est le bruit sourd que font les pelles-bêches creusant le sol durci par le gel...

../...

La nuit passe assez vite. Tout à coup, à sept heures tapantes, on entend une détonation suivie de centaines d'autres : la préparation d'artillerie amie est déclanchée. Les obus sifflent au-dessus de nos têtes et vont exploser devant nous dans la localité dont nous ignorons encore le nom. Un ou deux obus, tirés trop court, tombent à quelques mètres d'un GMC à 500 mètres de nous.

Vers 8 heures on nous apporte du café bien chaud que nous avalons avec plaisir. C'est à ce moment que nous apprehons que l'agglomération qui est devant nous est DANNEMARIE.

Le commando DONON est chargé d'investir la ville par l'Est et le Sud. A peine avons-nous progressé de quelque cent mêtres que les 88 allemands se mettent en branle.Les obus sifflent et éclatent tout autour de nous. Je m'aplatis dans le creux d'un chemin avec mon jeune camarade BARON. Les éclats nous entourent, certains ricochent même sur mon casque. Quelques accalmies se produisent; nous en profitons pour avancer (aucun d'entre nous n'a l'idée de reculer). Bientôt nous atteignons un petit talus dans un verger où nous attendons la fin de l'orage. Il m'est impossible de dire combien de temps a duré ce bombardement. Est-ce une heure ou quatre heures ? la notion du temps est toute relative lorsque la vie ne dépend plus que de la statistique balistique.

Lorsque tout est calme, nous avançons vers la gare où un spectacle cocasse et réjouissant nous est offert. Le petit RIZZO tenant en joue, devant un bunker, une demi douzaine de prisonniers qui tous le dépassent largement de la tête.

La gare elle-même est déserte; on y découvre toutefois une cantine d'un officier allemand qui fait le bonheur de quelques uns ... Un peu plus loin, le garde barrière sort d'un abri. Sa surprise est grande quand nous l'interpellons en alsacien. Il nous manifeste sa joie en allant chercher une bouteille de kirsch qu'il nous sert en disant : " en voilà une qu' "ils" n'ont pas eue ".

Oui mais ils en ont eu d'autres. Notre section a été particulièrement touchée : Le Lorrain DARIDA, le Caporal-Chef HELL sont tués; Jean-Jacques ZUNDEL, cousin d'Henri est grièvement blessé. Lourd bilan qui démontre bien l'agressivité allemande et justifie largement l'expression employée par la suite par notre colonel : " les rescapés de DANNEMARIE ".

L'après-midi se passe à déambuler dans la petite ville libérée. Les gens nous accostent pour nous remercier en français. Quelle n'est pas leur surprise lorsque notre répartie est exprimée en bon dialecte du terroir. Une jeune fille tout timidement me dit :"Nous vous attendions depuis quatre ans ".

Partout on nous invite pour le dîner, on nous offre des lits que nous accepterions avec grand plaisir. Hélas les nécessités, les servitudes de la guerre ne nous permettent pas de tels délices. Nous avons à assurer la garde de la gare, à raison de deux heures de garde pour deux heures de repos. Cependant nous n'avons pratiquement pas dormi la nuit précédente. Comme il faite froid je m'enveloppe dans une couverture et me poste entre deux voies de rails, attendant une éventuelle attaque de l'ennemi. Mais la douce chaleur m'environne et, mon Dieu, je m'assoupis plus d'une fois pour me réveiller en sursaut quelques instants plus tard et constater que tout est calme, quaucun chleuh ne hante les parages...

(A suivre)

P. LEMBLE